



JANINE
BOISSARD

N'ayez pas peur,
nous sommes là

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

JANINE BOISSARD

N'ayez pas peur, nous sommes là

ROMAN

Elle s'appelle Ninon Montoire, a trente ans, est sapeur-pompier.

Accidents de la route, bus scolaire en perdition, secours d'urgence aux blessés, aide aux personnes esseulées, risques de pollution, feux difficiles à maîtriser... dans son métier tout peut arriver. Jour et nuit, durant ses gardes à la caserne, elle se bat, parfois au péril de sa vie, pour tous ceux que frappent le malheur, la maladie, l'adversité, s'efforçant de maintenir la petite flamme de l'espoir, quelle que soit la gravité de la situation.

« L'espoir, dit-elle, un pompier n'a que ce mot au cœur. »

À la maison, les jours de repos, elle trouve avec Sophie, cinq ans, sa petite fille, gaieté et tendresse. Et avec Agnès, sa mère, douceur et compréhension.

L'amour ? Ninon a décidé de ne plus y croire. Mais le « soldat du feu » ne se doute pas que, bientôt, il l'embrasera à nouveau. Cet incendie-là sera-t-il le plus dur à maîtriser ?



Collection de l'auteur

Auteur de nombreux best-sellers dont *L'Esprit de famille*, *Une femme en blanc*, *Marie-Tempête* ou, plus récemment, *Loup, y es-tu ?*, Janine Boissard est l'une de nos romancières les plus populaires et talentueuses.

Flammarion

Extrait de la publication

N'AYEZ PAS PEUR,
NOUS SOMMES LÀ

DU MÊME AUTEUR

- Parce ce que c'était écrit*, Pocket, 2010
Sois un homme, papa, Fayard, 2010
Loup, y es-tu ?, Robert Laffont, 2009 ; Pocket, 2011
Malek : la vraie histoire, Fayard, 2008 ; Le Livre de poche, 2010
Un amour de déraison, Éditions du Rocher, 2008 ; Pocket, 2009
Allez, France, Robert Laffont, 2007 ; Pocket, 2008
Laisse-moi te dire, Fayard, 2006 ; Le Livre de poche, 2008
Je serai la princesse du château, Éditions du rocher, 2006 ; Pocket, 2007
La Chaloupe, vol. 1, *Le Talisman*, Robert Laffont, 2005 ; Pocket, 2006
La Chaloupe, vol. 2, *L'Aventurine*, Robert Laffont, 2005 ; Pocket, 2006
Belle grand-mère, vol. 4, *Allô, Babou, viens vite... On a besoin de toi !*, Fayard, 2004 ; Le Livre de poche, 2008
Histoire d'amour, Robert Laffont, 2003 ; Pocket, 2004
Recherche grand-mère désespérément, Fayard, 2002 ; Le Livre de poche, 2009
Priez pour Petit Paul, Fayard, 2001 ; Le Livre de poche, 2008
Charlotte et Millie, Robert Laffont, 2001 ; Pocket, 2003
Marie-Tempête, Robert Laffont, 2000 ; Éditions de la Seine, 2002 ; Pocket, 1999
La Maison des enfants, Robert Laffont, 2000 ; Pocket, 2001
Belle grand-mère, vol. 3, *Toi, mon pacha*, Fayard, 1999 ; Le Livre de poche, 2008
Une femme en blanc, Robert Laffont, 2003 ; Éditions de la Seine, 2002 ; Pocket, 1997
Bébé couple, Fayard, 1997 ; Le Livre de poche, 1998
Trois femmes et un empereur, Fixot, 1997
Boléro, Fayard, 1995 ; Le Livre de poche, 1996
Belle grand-mère, vol. 2, *Chez Babouchka*, Fayard, 1994 ; Le Livre de poche, 2008
Belle grand-mère, vol. 1, Fayard, 1993 ; Le Livre de poche, 2008
Une grande petite fille, Fayard, 1992 ; Le Livre de poche, 2009
Cris du cœur, Albin Michel, 1991 ; Le Livre de poche, 1994
L'Amour, Béatrice, Fayard, 1990 ; Le Livre de poche, 1992
La Reconquête, Fayard, 1989 ; Le Livre de poche, 2007
Croisière, vol. 2, *Les Pommes d'or*, Fayard, 1988 ; Le Livre de poche, 2004
Croisière, Fayard, 1987 ; Le Livre de poche, 1989
Vous verrez... vous m'aimerez, Plon, 1987 ; Le Livre de poche, 1988
Une femme réconciliée, Fayard, 1985 ; Le Livre de poche, 2007
L'Esprit de famille, vol. 6, *Cécile et son amour*, Fayard, 1984 ; Le Livre de poche, 2007
L'Esprit de famille, vol. 5, *Cécile, la poison*, Fayard, 1984 ; Le Livre de poche, 2008
Rendez-vous avec mon fils, Fayard, 1982 ; Le Livre de poche, 2007
L'Esprit de famille, vol. 4, *Moi, Pauline*, Fayard, 1981 ; Le Livre de poche, 2009
Une femme neuve, Fayard, 1980 ; Le Livre de poche, 2010
L'Esprit de famille, vol. 3, *Claire et le bonheur*, Fayard, 1979 ; Le Livre de poche, 2008
L'Esprit de famille, vol. 2, *L'Avenir de Bernadette*, Fayard, 1978 ; Le Livre de poche, 2008
L'Esprit de famille, Fayard, 1977 ; Le Livre de poche, 2008

Janine Boissard

N'AYEZ PAS PEUR,
NOUS SOMMES LÀ

Flammarion

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-6309-3

Remerciements

Merci au lieutenant-colonel Gilles Agnès, chef du Groupement territorial Est du service départemental d'incendie et de secours du Calvados, qui m'a donné le départ de cette passionnante aventure et m'a accompagnée de ses conseils tout au long de celle-ci.

Toute ma reconnaissance et mon amitié au lieutenant Lionel Blanchet, adjoint du chef du Centre de secours principal de Loches, dont la caserne est devenue, pour quelque temps, la mienne et qui m'a permis, l'espace d'une journée – pour moi inoubliable –, de revêtir l'uniforme de soldat du feu. Et toute ma gratitude à ceux, hommes et femmes de cette caserne, qui m'y ont si généreusement accueillie.

Un grand merci également au lieutenant Pascal Baratin, chef du Centre de secours d'Houlgate, grâce à qui j'ai pu, entre autres, construire l'un de mes principaux personnages : Joseph, le précieux « garde-chiourme ».

Et enfin, merci à tous les pompiers rencontrés un peu partout en France durant l'écriture de ce roman, et qui se sont toujours montrés prêts à m'écouter et à répondre patiemment à mes salves de questions.

Je suis fière d'avoir été des vôtres. Vous êtes des braves.

PREMIÈRE PARTIE

NI OUI, NI NON, NINON

1

Journée calme à la caserne : une personne âgée victime d'insolation, la chute à vélo d'un enfant – plus de peur que de mal –, l'effondrement d'un roi, un chêne tricentenaire, sur une route départementale.

18 heures, la partie de volley-ball bat son plein dans la salle de sports quand l'alerte est donnée. Plusieurs appels affolés au 18. Un homme menace de se jeter de la tour Saint-Antoine, à Loches.

Luc, Thomas et moi, Ninon, sommes du premier départ. Trois minutes pour revêtir la tenue d'intervention et nous sautons dans le VSAV¹.

Samedi 2 juillet, mauvaise saison, mauvais jour, mauvaise heure. Malgré sirène et gyrophare, nous avons peine à tracer notre chemin dans la foule des promeneurs venus profiter de la douceur du soir. De nombreux étrangers. Ici, on célèbre l'été dans toutes les langues.

Nous voilà enfin place de la Marne que veille, légèrement en retrait, la puissante tour carrée. Une marée de visages renversés vers le ciel, peint en rose par un soleil en fin de course, se tend vers l'homme perché sur la balustrade du chemin de ronde, l'homme qui agite les

1. Véhicule de secours aux victimes.

bras, joue à l'oiseau ; et parfois certains vont jusqu'au bout du jeu et c'est le sol qui s'éclabousse de rouge.

Comme nous sortons du véhicule, une femme en jupe à pois et body blanc surgit devant nous, supplie : « Vous allez le sauver, n'est-ce pas ? » Laisant Luc répondre, Thomas et moi nous élançons rue de la République, passons la porte Picois, parvenons rue Saint-Antoine, à la grille qui défend l'entrée du monument. Quelques personnes sont en train de discuter avec le gardien. Celui-ci nous ouvre, soulagé. Il salue Thomas.

— Caporal, enfin ! Ils voulaient monter pour le retenir. J'ai eu du mal à les en empêcher.

— Vous avez bien fait, approuve Thomas, merci.

Nous poussons la porte à épais verrou et entamons l'ascension de l'escalier en vis qui donne sur un puits profond où pendent les cordes de cloches muettes depuis des siècles. Silence de pierre, de caveau. « Vous allez le sauver, n'est-ce pas ? » Dans ma tête, ce sont les paroles de la femme en jupe à pois qui tintent, sa prière. On ne s'habitue pas. Si vous sentez venir l'habitude, il est conseillé de déchausser les bottes de pompier.

Les marches sont usées, glissantes. Des étroites meurtrières filtre un peu de lumière, l'éclat des toits bleus et rouges sur le tuffeau blanc. Ici, quelqu'un a signé dans la pierre et a ajouté une date : 1543. Les graffitis ne datent pas d'aujourd'hui, la volonté de laisser trace de son passage non plus. Un dernier tournant, une bouffée de vent et apparaît le chemin de ronde.

Debout sur son étroit perchoir, l'homme nous tourne le dos. Il ignore notre présence. Attention à ne pas provoquer, en le surprenant, le geste que nous sommes venus empêcher. Cheveux gris, costume.

— À toi, murmure Thomas.

J'avance d'un pas, appelle à mi-voix : « Monsieur ? »

Aucune réaction. Un pas supplémentaire, un ton plus haut : « Monsieur ? »

Cette fois il m'a entendue et se retourne lentement : la cinquantaine, visage terreux, regard perdu. Lors de chaque intervention où se joue une vie survient un détail qui fixera à jamais le moment dans votre mémoire. Ce détail est là, il me crève les yeux, il me laboure le cœur : la cravate ! L'homme-oiseau porte une belle cravate à rayures signée d'un grand couturier. Costume-cravate... Si l'on y ajoute les souliers de cuir à trous-trous, il incarne parfaitement l'image du cadre supérieur. Ne lui manque que l'attaché-case.

Et la raison que, pour l'instant, il a perdue.

Me découvrant, une grimace tord ses lèvres. Peut-on appeler ça un sourire ? Il articule difficilement.

— Pimpon, la pompière.

S'il a bu, il a dépassé le stade où l'on refait le monde à grands cris et gestes vengeurs, porté par la colère. Il en est arrivé à celui où l'on a compris que c'était le monde qui vous a refait, alors adieu, chienne de vie, par ici la sortie.

Pas de hâte, surtout pas de hâte. Je tends la main.

— Je m'appelle Ninon, et vous ?

— Moi ? Personne.

De très loin nous parvient le son d'une sirène. Pas notre « deux-tons », celle du Samu qu'a obligatoirement appelé le chef. Nul n'a encore inventé l'échelle assez haute pour atteindre le sommet d'une tour édifiée par un roi ; du ciel seul peuvent venir les secours.

Monsieur « Personne » se tourne à nouveau vers le vide. Ce n'est pas l'alcool qui lui donne ces gestes lents, engourdis. La drogue ? Peu probable. Plutôt l'abus de ces médicaments censés vous calmer mais qui, consommés à

N'AYEZ PAS PEUR, NOUS SOMMES LÀ

haute dose, finissent par brouiller l'esprit, pousser à prendre le ciel comme tremplin pour plonger dans l'oubli.

La sirène s'est tue. Dans mon dos, je sens la force de Thomas ; sa résolution double la mienne. Encore un pas. Je pourrais à présent toucher l'homme.

— Vous voyez ? demande-t-il en un souffle.

Je vois une place faite pour la fête où Luc a établi un périmètre de sécurité. En demi-cercle, comme dans une arène, insectes bruissants, je vois les spectateurs. Partie du décor, trois voitures : rouge, le VSAV ; bleu, le fourgon de la gendarmerie ; blanche, l'ambulance du Samu. Je vois que nous sommes au point de rupture : le passage d'un oiseau, un mot, une fausse note, peuvent envoyer le désespéré dans le vide. Le mot vrai, la note juste, un rien, le ramener sur terre.

— S'il vous plaît, monsieur, pouvons-nous parler ?

L'homme à la cravate et aux souliers cirés, l'homme bien élevé, pivote lentement, me fait à nouveau face.

— Rien à dire.

Alors, je mets toute ma force dans mon regard, je mets l'amour, je mets la femme, j'ouvre mes bras.

— Viens !

Il saute.

Du côté de la vie.

2

L'homme aux cheveux gris qui s'appelait « Personne » et n'avait rien à dire, le monsieur bien mis, costume-cravate, souliers de cuir, est tombé dans mes bras, la poitrine secouée de sanglots.

Lorsque la révolte ne vous porte plus, qu'une lumière, même infime, a percé le désespoir, c'est le moment où la douleur se fait la plus vive ; aussi l'ai-je gardé un long moment contre moi.

Thomas, mon « bi », mon binôme – un pompier ne va jamais seul au feu – m'a accordé le temps qu'il fallait.

La descente a été difficile. J'avais passé le bras autour de la taille du rescapé qui s'accrochait à moi comme un enfant. Longtemps, j'ai regretté d'être si grande : 1 mètre 76. Mais, dans le métier, il arrive que ce soit utile. Et désormais, c'est sans regret pour les talons hauts. D'ailleurs, aucune de nos tenues n'en comporte, hormis celle de cérémonie, et encore, rien des talons aiguilles que je m'interdisais, ado, pour ne pas dépasser les garçons.

Marche à marche dans l'étroit boyau, le caporal nous précédant en cas de chute, nous avons débouché dans la petite cour.

Un homme et une femme nous y attendaient, SAMU inscrit en bleu sur leur tee-shirt blanc. Les découvrant,

mon inconnu a eu un mouvement de recul. Je leur ai fait signe : « Ça va aller », et ils se sont contentés de nous escorter jusqu'à la place.

Lorsque nous y sommes parvenus, quelques applaudissements ont retenti. On s'en serait bien passé. Une vie sauvée, certes, mais encore si fragile, mais pour combien de temps ?

Luc, accompagné de deux gendarmes, s'approchait. Devant leurs uniformes, l'homme s'est cabré. Il a bredouillé : « Vous aviez dit... parler. » Alors, sans plus m'occuper de Thomas, je l'ai entraîné vers la terrasse du café tout proche.

Bien sûr, elle était bondée. Un couple s'est levé pour nous laisser sa table. J'ai remercié. « *You're welcome* », a répondu la femme avec deux grands yeux tristes. Traduction : « Il n'y a pas de quoi. » Il y avait ! J'ai aidé M. Personne à s'asseoir et pris place à ses côtés.

En principe, un pompier n'emmène pas la victime au bistro. Mais, comme l'a écrit Julien Green : « Être humain est aussi un devoir et les principes sont faits pour être violés. » Et puis le boulot n'était pas terminé. Il nous fallait à présent obtenir son identité pour avertir ses proches, passer le relais. Si l'homme refusait de se nommer, ni le Samu, ni la gendarmerie ne seraient en droit de le retenir. Il devrait simplement signer une décharge, nous le laisserions aller, et qui sait si, cette nuit même...

En principe, un pompier ne se défait pas non plus de son casque. Mais, puisqu'il s'agissait de gagner sa confiance, comment y parvenir avec, entre nous, le miroir de son échec ? Alors, je l'ai retiré et, pour faire bonne mesure, j'ai ôté l'un de mes gants et posé mes doigts sur les siens : toucher est aussi important que parler.

D'une grand-mère paternelle que je n'ai pas connue, j'ai hérité d'un buisson de boucles folles dont les mauvaises langues prétendent qu'elles reflètent mon caractère. La main hésitante de mon voisin s'est tendue vers elles, le regard vert de Thomas a ri : « Ça m'apprendrait ! » On n'arrête jamais d'apprendre dans le métier.

Le garçon, un grand échalas au visage boutonneux, avide de bien faire, s'approchait. J'ai proposé.

— Un café ?

La main s'est abaissée. Un « oui » a été esquissé d'une voix plus assurée.

J'en ai commandé deux avec une carafe d'eau. Ma bouche était comme du carton. Il fait soif à monter en haut d'une tour, l'été. Il fait soif à retenir un désespéré prêt à s'envoler.

— Tout de suite, madame.

Et là, c'est le garçon qui s'est envolé.

Sur la place de la Marne, la foule ne bougeait pas : touristes en shorts et espadrilles, familles avec des petits dans des poussettes, groupes de jeunes, couples enlacés se protégeant mutuellement, tout près, un ado debout sur sa moto. La foule attendait le « fin mot de l'histoire », son sens caché, les causes d'un désespoir. Et devant les inévitables portables au bout des bras dressés, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ces gens, de retour chez eux, cœurs et corps au chaud, racontant, un peu excités, comment, ce soir-là, à Loches, la mort les avait frôlés de son aile.

Au doigt de la vedette involontaire, j'ai remarqué une alliance profondément incrustée dans la chair. J'ai demandé :

— S'il vous plaît, votre prénom ?

Il m'a regardée d'un air un peu surpris, comme si j'aurais dû le connaître.

— Mais... Étienne.

— Merci, Étienne, d'avoir accepté de me suivre.

On parle du courage de ceux prêts à donner leur vie pour sauver autrui. Il avait fait preuve d'un courage plus grand encore en remettant la sienne entre mes mains.

Et, d'un coup, ses dernières défenses sont tombées, les larmes ont ruisselé sur ses joues. Il a sorti un mouchoir de sa poche pour les essuyer. Et, avec ce mouchoir blanc soigneusement plié, avec ces larmes, le fil de l'histoire coulait. Une histoire qui racontait une enfance entre des parents attentifs, une bonne éducation, l'amour, j'espère, une route tracée.

Mais quelle route est-elle jamais tracée à l'avance ? Laquelle est sans embûches, sans virages ni surprises ? Quel ciel demeure-t-il serein sur toute une existence ? Et, place de la Marne, devant la douleur de cet homme si semblable à eux, à nous, combien se sont demandé avec crainte : « Et si un jour, moi aussi ? » avant de s'empresser d'oublier.

Le garçon était déjà de retour. Il a déposé la commande sur la table. « C'est pour la maison », m'a-t-il glissé. Le genre de phrase qui achève de vous tuer : de gratitude.

Luc et le capitaine de gendarmerie avaient rejoint Thomas en bordure de terrasse. Je percevais le bruit habituel des voix sur les portatifs ; d'autres urgences nous réclamaient. Alors, après qu'Étienne eut vidé son verre d'eau, j'ai plongé mes yeux dans les siens et demandé :

— Y a-t-il quelqu'un que nous pourrions appeler ? Une personne de votre famille, un ami ?

Il a hésité quelques secondes, puis il s'est rendu.

— Henriette, ma sœur.

Henriette Bouchard vivait à Tours. Le chef l'a jointe sans difficulté. Lorsqu'il lui a dit que son frère avait

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N°édition : L.01ELIN000205.N001
Dépôt légal : mars 2011

